

vous avez fait marché avec ces contrebandiers pour qu'ils croisent en vue de la côte et vous fuirez avec lui jusqu'au navire. Une fois en mer, les contrebandiers déclareront qu'ils vont en Angleterre et c'est un long voyage; il déclareront qu'étant suspects, ils ne veulent débarquer dans aucun port; votre Armand devra donc subir cette traversée. Moi j'aurai avisé pour Fernando, qui peut-être sera morte, car elle est d'une faiblesse inouïe.

- Et les chiens ? fit la comtesse.
- Vous direz que vous les avez endormis !
- Et les brigands !
- Vous leur aurez donné de l'opium.
- Mais, si Armand voulait les massacrer.
- Vous lui ferez jurer de n'en rien faire.

Elle fit une objection :

— Armand et moi, dit-elle, nous allons connaître la position de votre grotte.

— Ceci ne m'importe pas ! dit-il. Depuis quelques jours je ne tiens plus à cacher ce secret. J'ai des visées nouvelles.

— Tout est bien ! dit-elle.

— Je vous écrirai toutes mes instructions détaillées ! dit le Fulminante. Je vous laisse ayant pour vous bonheur et espoir ; je pars désolé.

— La gloire vous consolera ! dit-elle.

Et ils se quittèrent.

XXII

LE DÉPART

La comtesse reçut du Fulminante, comme il l'avait promis, toutes les instructions nécessaires ; il lui annonçait que le bâtiment promis serait à sa disposition pour le jour qu'elle fixerait. Elle fit donc à Armand ses propositions de fuite. Celui-ci avait parlé de prendre le chemin de la mer ; elle savait qu'il rêvait l'évasion par ce moyen. Un soir, elle tint conseil avec lui.

— Signor, dit-elle, tout bien réfléchi, la mer est le seul chemin libre.

— Je le crois ! dit Armand.

— Je l'ai toujours cru ! dit M. Lenoël.

— Il n'y a qu'un malheur, dit Armand, c'est que de ce côté les chiens font bonne garde.

— Et, dit-elle en riant, on vient à bout des chiens en les endormant.

— Avec quoi ?

— N'aviez-vous pas eu les jambes bien lourdes certain soir ? demanda-t-elle à M. Lenoël.

— Oui ! dit celui-ci.

— Je puis leur faire boire de l'opium.

— Quelle idée ! fit Armand.

— On pourrait endormir les cerbères, en effet.

— Et les malvivants ! ajouta-t-elle. Mais, je veux de vous, le serment que pas un d'eux ne sera molesté.

— Soit ! dit Armand.

— Je n'ai nulle haine contre eux ! dit M. Lenoël.

— Jurez donc ! dit-elle, de respecter leur vie.

Ils firent le serment demandé. Elle ne parla pas du navire, comment eût-elle expliqué que, pauvre, elle avait pu fréter ce bâtiment ? Elle se contenta de fixer une nuit, et le bâtiment reçut ordre de croiser cette nuit-là devant la grotte pour recueillir la comtesse et ses amis ; Armand et Lenoël devaient croire que le hasard leur faisait rencontrer ce bâtiment. M. Lenoël avait imaginé un moyen de se soutenir sur l'eau ; il ne s'agissait que de confectionner des chapelets de liège, avec ces larges bouchons couvrant les dames-jeannes. Les bandits endormis, rien ne serait plus facile que de fuir.

On attendit impatiemment la nuit et l'heure fixée par Bianca ; celle-ci voyait tous ses rêves se réaliser ; Armand paraissait l'aimer tendrement. Le moment fixé arriva. La

comtesse s'était entendue avec Cascarillo qui lui aida à endormir hommes et chiens, et qui fit mine d'être plongé lui-même dans le plus profond sommeil. Vers onze heures du soir, les trois fugitifs descendirent sur la plage ; M. Lenoël aperçut un navire.

— Voyez donc ! dit-il.

— Quel bonheur ! dit la comtesse. Un bâtiment ! Tout nous favorise.

— Vite ! s'écria Armand. A la mer !

Et ils se mirent à nager vers le bâtiment qui avait mis sous cape ; en une demi-heure ils arrivèrent à portée de la voix. Armand héla l'équipage.

— Qui appelle ? demanda une vigie.

— Des gens qui se noient ! répondit Armand. A nous ! venez à nous.

Et voyant que l'on mettait un canot à l'eau, il se débarrassa de ses lièges.

— Faites comme moi ! dit-il.

On l'imita.

La comtesse nageait bien.

— Ne disons pas que nous nous échappons des mains du Fulminante ! dit Armand.

— Pourquoi ? demanda la comtesse.

— Qui sait ? Nous ignorons à qui nous avons affaire. De plus, ces marins pourraient avoir peur du capitaine.

— C'est vrai ! dit Lenoël.

— Je leur ferai un conte ! dit Armand.

La comtesse admirait la présence d'esprit et le sang-froid d'Armand.

Le canot cependant s'approchait et les recueillit tous les trois ; on les conduisit au navire où le capitaine les interrogea.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— De pauvres naufragés ! dit Armand. Nous étions sur une barque de plaisance avec cette jeune fille qui est ma femme et une autre qui était celle de mon ami. Le bateau que nous montions a donné contre un rocher, et il s'est fendu. Il a sombré. La femme de mon ami et l'équipage composé de trois hommes ont coulé. Nous nous sommes soutenus sur l'eau.

— Soyez les bienvenus ! dit le capitaine.

Et il donna ordre que l'on prit soin de ceux qu'il avait sauvés.

M. Lenoël et Armand furent conduits dans une cabine où ils reçurent des vêtements de matelots : en s'habillant, Armand dit à voix basse :

— Ce capitaine à mauvaise figure !

— Très mauvaise ! dit M. Lenoël.

— L'équipage a l'air d'être composé de gredins !

— Je suis de votre avis.

— Pourvu qu'après avoir échappé aux brigands nous ne soyons pas tombés aux mains de pirates.

— Défions-nous.

La comtesse, habillée en matelot, vint les retrouver ; elle avait eu soin de faire mettre à bord tout ce qu'il fallait pour continuer à se teindre les cheveux et à se grimer.

— Ne pensez-vous pas, dit-elle, que le signor Armand a eu raison d'être prudent. Nous sommes avec de vilaines gens.

— Nous nous le disions ! dit Armand.

— Je crois, dit-elle, que nous avons affaire à des contrebandiers ! Pourvu qu'ils consentent à nous débarquer. Ces gens-là ne se dérangent pas volontiers de leur chemin.

Armand fronça le sourcil.

La comtesse continua à exprimer ses craintes.

Armand lui dit :

— Je vais interroger le capitaine.

La comtesse dissimula un sourire.

Armand vint trouver le capitaine.

— Monsieur, lui demanda-t-il, voulez-vous nous mettre à terre ?

— Un de ces jours, ami ! dit le capitaine :